

"UN EPISODE DE LA DEPORTATION DES ACADIENS".

(Extrait d'une étude signée par Placide Gaudet, et publiée dans le Bulletin des Recherches Historiques - année 1908, et parue dans "LA PRESSE" du 6 décembre 1926.)

Comme chacun le sait, c'est du mois d'octobre 1755 jusqu'à la fin de décembre de la même année, qu'a eu lieu la déportation des Acadiens de leurs paisibles foyers. Sept mille de nos pères furent embarqués sur des navires et envoyés aux quatre coins du ciel.

Un des senaus (ancien navire gréé en brick et ayant un mât à l'arrière) envoyés à Port-Royal pour en transporter les habitants avait essuyé une grosse tempête avant d'arriver à l'ancienne capitale de l'Acadie. Son grand mât fut cassé et Charles Béliveau, constructeur de navires et habile navigateur, fut forcé par les autorités anglaises d'Annapolis de remplacer sous le plus court délai, ce mât par un neuf, ce qui fut fait. Lorsque Charles Béliveau en réclama le paiement, le capitaine lui rit au nez, mais il changea bientôt de ton quand il vit le charpentier acadien s'appêter à abattre le mât. Il lui remit aussitôt le prix convenu.

Mais, ironie du sort, quelques semaines plus tard, Charles Béliveau fut embarqué à bord du même senau qui avait cassé son grand mât.

Le sloop de guerre, le Baltimore, accompagnait le convoi de la rade de Port-Royal, le 8 décembre. Il le suivit jusqu'à New York et, en se séparant du dernier navire, celui à destination de la Caroline du Sud, le commandant du Baltimore dit au capitaine du bâtiment à bord duquel se trouvait Charles Béliveau, de bien prendre garde, car parmi ses prisonniers il y avait de bons marins.

Cet avis ne fut pas écouté et, le capitaine comptant sur la bravoure de ses huit hommes d'équipage laissait, à tour de rôle, monter sur le pont une demi-douzaine d'Acadiens à la fois.

Les semaines succédaient aux jours et cependant le senau continuait sa route. Fatigués de ce long voyage, les prisonniers après s'être concertés, résolurent de s'emparer du bâtiment. Six des plus braves et des plus robustes furent désignés pour opérer cette capture. Lorsque ceux qu'on avait laissés sur le pont reçurent l'ordre de descendre à la cale, et qu'on cria à six autres de monter, les six forts à bras, à la tête desquels se trouvait Charles Béliveau, montèrent sur le pont et, en un tour de main, une partie de l'équipage fut garottée et, comme l'écouille était restée ouverte, cela permit à d'autres Acadiens d'aller au secours de ceux qui étaient aux prises avec les Anglais.

Se voyant maître du senau, Charles Béliveau en prit la barre. Le bâtiment avait alors plein vent arrière et Béliveau fit aussitôt virer le navire vent de bout. Le capitaine anglais lui cria qu'il allait faire casser le grand mât. "Tu as menti, puisque tu sais que c'est moi qui l'ai fait et qu'il est bon", lui répliqua Charles Béliveau.

Le nouveau capitaine, quelques jours avant d'arriver à l'entrée de la Rivière Saint-Jean, débarqua l'équipage anglais et atteignit le port de Saint-Jean le 8 janvier 1756.

Le récit de cette capture a été fait au mois de janvier 1885 par un octogénaire acadien fort intelligent et doué d'une mémoire prodigieuse, feu François Béliveau, dont le grand-père, Pierre Béliveau dit Piau, était le frère de Charles Béliveau dont je viens de parler. Jean Béliveau, frère de Charles et de Pierre, fut un des premiers colons de la Baie Ste. Marie.

UNE AUBERGE HISTORIQUE DU QUEBEC

(Extrait du Montreal Star, du 23 juin 1933;
Publicité: Brasserie Molson Ltée.)

L'un des hôtels les plus prospères lorsque Montréal voyait ses activités au niveau de la rue St-Jacques, c'était l'Hôtel du Canada.

Situé au coin sud-est des rues St-Gabriel et Ste-Thérèse, cet édifice en lui-même était auparavant la propriété de la Compagnie North West, et fut transformé en hôtel en 1846 par une dame St-Julien qui devint par la suite aussi propriétaire du second Hôtel Donnacona. Un intérêt particulier se rattache à cet Hôtel du Canada car, c'était directement dû à un de ses propriétaires du temps si Montréal possède aujourd'hui le Parc de la Montagne.

En 1869, Montréal se trouva en face d'une grave disette de combustible, ceci dû à un hiver précoce, le manque de prévoyance de ses dirigeants, et aussi à un transport inadéquat. La crise devint tellement aigue qu'apparemment, un dénommé A. Béliveau s'engagea à soulager cette épreuve par le coupage en gros du bois sur sa ferme qui comprenait une partie de la montagne. Les autorités de la ville d'alors, décidèrent d'acheter la propriété toute entière pour, avant tout, voir à la préservation de cette partie de la montagne et aussi, pour en faire un parc public.

Fait à noter: Le Curé Labelle de St-Jérôme vint au secours des Montréalais, en demandant à tous les fermiers des pays d'en haut, à haler du bois de chauffage, ceci par centaines de voyages et par traînaux à chevaux, pour distribution dans la ville de Montréal.

(On peut se demander si le "A. Béliveau" ci-haut serait "Aimé Béliveau", un fils de François Béliveau.)